

par cette civilisation, un vaste débouché à ses manufactures, et obtiendrait, à bon compte et sans effusion de sang, ces denrées qui lui coûtent si cher aux îles, qui lui coûtent tant de crimes! — Plaise au Ciel que cette idée se réalise promptement (1)!

(1) Si l'on veut connoître les avantages de ce projet, il faut lire l'ouvrage intitulé: *L'Amiral réfuté par lui-même*, et voit les efforts qu'on fait en Angleterre pour établir des colonies en Afrique, et y civiliser les noirs.

Il s'est formé, en Angleterre, une compagnie angloise qui a pour objet de suivre l'établissement formé à Sierra-Leona, pour y faire le commerce des productions du pays. Cet établissement est sur un territoire appartenant à l'Angleterre, et dépendant de son gouvernement. M. Hunter est le président de cette société.

Il s'en est formé une autre qui a le même objet, mais qui veut rendre cet établissement indépendant de tout gouvernement européen.

Cette dernière société vient de publier son plan sous ce titre: *Plan pour une commune libre sur la côte d'Afrique, formée sous la protection de la Grande-Bretagne, mais entièrement indépendante de tous gouvernemens et de toutes loix européens, avec une invitation, sous certaines conditions, à toutes personnes qui désireront partager les avantages de cette entreprise.*

On annonce, dans ce plan, dont tout ami de l'humanité doit souhaiter le succès, que cette société est fondée sur le principe de philantropie universelle, et non pas simplement pour en tirer des avantages commerciaux; avan-

LETTRE XXVII.

Sur Philadelphie, ses Bâtimens, sa Police, etc. etc.

EN considérant les vices qui rongent la vieille Europe, et la douce fraternité qui réunit les quakers, Voltaire s'élançoit quelquefois, en imagination, au-delà des mers, et brûloit d'aller finir ses jours près de la *ville des frères*. — Qu'auroit-il donc dit, s'il eût pu, pendant quelques jours, réaliser son rêve, et être le témoin de la paix qui règne

tages, dit la société, trop exaltés, comme si le bonheur de tout le genre humain devoit être concentré dans l'acquisition des richesses!

Ces faits confirment ce que la société des amis des noirs avoit avancé dans une lettre à M. Necker, en juin 1789, dans leur adresse à l'assemblée nationale, et enfin ce que l'auteur de la réfutation de M. l'Amiral a fait voir, que le ministère anglois s'occupoit en silence des moyens de montrer, à l'instant même où l'abolition de la traite seroit prononcée, un remplacement qui présentât immédiatement à toute la partie du commerce anglois, habitué aux expéditions pour l'Afrique, une occupation propre à le dédommager.

dans cette ville?..... Je me trompe; Voltaire se seroit hâté de revenir en Europe. Il brûloit de l'amour de la gloire, il ne v. voit que d'encens : il en eût peu reçu ici. La gravité des quakers lui auroit semblé une triste pédanterie ; il auroit bâillé à leurs assemblées ; et, désolé de voir ses épigrammes sans applaudissemens , il eût bientôt regretté l'esprit pétillant de ses aimables roués de Paris.

Philadelphie peut être regardée comme la métropole des Etats-Unis. C'est certainement la ville la plus belle, la mieux bâtie. Il y a plus de richesses, quoiqu'il y ait moins de luxe. On y trouve plus d'hommes instruits, plus de connoissances politiques et littéraires, plus de sociétés politiques et savantes.

Beaucoup d'autres villes, en Amérique, ont une antiquité plus reculée : plus nouvelle, Philadelphie n'a pas tardé à surpasser ses aînées.

Les Suédois s'étoient les premiers établis sur le terrain où est aujourd'hui bâtie cette ville. L'église des Suédois, qui y existe encore, et qui est située sur les bords de la Delaware, a été la première église, et sa fondation remonte à plus de cent ans.

Penn, comme je vous l'ai déjà dit, ne se

détermina qu'avec peine à préférer cet angle, formé par la Skulkill et la Delaware. Maître d'une immense étendue de terres, qui lui avoient été concédées, il lui paroissoit dur de bâtir sa ville sur un terrain qui ne lui appartenoit pas. Mais les raisons qu'on lui donna le déterminèrent à l'acheter des Suédois. Il leur donna en échange des terres dans l'intérieur de la Pensylvanie. Plusieurs familles suédoises allèrent s'y établir. Elles ont laissé une foible postérité, et qui ne possède plus ces terres. — On compte aujourd'hui peu de descendans de ces anciens Suédois qui avoient fondé d'autres établissemens, quoique leur première émigration fut composée de plus de mille personnes.

Cependant l'église suédoise subsiste toujours : elle est dirigée par un ministre suédois. Le docteur Collins, qui y est attaché depuis un grand nombre d'années, est un savant d'un rare mérite. — Il écrit très-bien en anglois, et il a composé plusieurs ouvrages et pamphlets dans cette langue, tels que *le Spectateur étranger*, où il a développé les principes les plus sains de la politique républicaine. — Le docteur Collins est un fervent apôtre de la liberté.

Penn transporta dans sa nouvelle colonie un régime vraiment fraternel, vraiment domestique. Des frères, qui vivent ensemble, n'ont besoin, pour se garder, ni de soldats, ni de forts, ni de police, ni de cet appareil qui fait de presque toutes les villes des places de guerre. Philadelphie n'a point eu, jusqu'à présent, de corporation commune, ou d'hôtel-de-ville; mais on commence à en sentir le besoin; c'est que Philadelphie recèle dans son sein beaucoup d'étrangers et de membres d'autres sectes. On se plaint, depuis quelque temps, de désordres et de vols commis, pendant la nuit, aux environs de Philadelphie. Ils sont commis par plusieurs voleurs qui ont forcé leur prison.

A dix heures, tout est tranquille dans les rues, et le silence profond qui y règne, n'est interrompu que par les avertissemens des Watchmen, qui sont en petit nombre, et qui forment seuls la patrouille. Les rues sont éclairées, pendant la nuit, par des lampes placées, comme celles de Londres.

Il y a, dans chaque rue, des trottoirs en brique, et des petits couloirs des deux côtés, construits en brique ou en bois. — En dehors du ruisseau, et du côté de la rue, sont de

forts pieux, pour empêcher les voitures de passer les trottoirs, qui sont de niveau avec la rue. — Ces pieux, très-gros, sont d'une espèce de cèdre qu'on importe de la Caroline.

Toutes les rues sont garnies de pompes publiques. Elles sont singulièrement multipliées.

A la porte de chaque maison, vous voyez deux bancs: la famille vient le soir y prendre le frais, et s'amuse à regarder les passans. Cet usage est certainement nuisible, parce que l'air du soir n'est pas toujours fort sain, et que l'exercice n'en corrige pas l'insalubrité. Car on ne se promène point ici: on supplée à la promenade par des parties de campagne.

Il y a peu de carosses à Philadelphie (1). On y voit beaucoup de *waggon*s très-jolis, qui sont destinés à transporter la famille à la campagne. Ce sont des voitures longues, légères, ouvertes, et qui peuvent renfermer douze personnes.

On se sert beaucoup, pour la campagne, de petits cabriolets ouverts de tous les côtés.

Le *sulki* est un de ces cabriolets à une seule place.

(1) Il n'y a qu'un fiacre, et encore ne fait-il pas fortune.

Les chevaux qui traînent ces voitures, ne sont en général ni brillans ni forts; mais ils marchent assez bien. Je n'ai point rencontré ces beaux chevaux dont parle M. Crevecœur, et qui me sembloient devoir rivaliser les énormes chevaux de la Flandre.

Je soupçonne les Américains de n'avoir pas assez de soin de leurs chevaux, et de les mal nourrir. A l'écurie, ils ne leur donnent pas de paille. — Reviennent-ils d'une longue course fatigante, ils les envoient à l'herbe.

Philadelphie est bâtie sur un plan régulier. Ce sont de larges et longues rues, qui se croisent du nord au sud, de l'est à l'ouest. — Cette régularité, qui est un véritable ornement, embarrasse d'abord un étranger; il a de la peine à se reconnoître, sur-tout parce que les rues n'ont aucune inscription, et les portes aucun numéro. — Il est inconcevable que les quakers, qui aiment tant l'ordre, n'aient pas adopté ce double usage, et ne l'aient pas emprunté des Anglois, dont ils ont emprunté tant de choses. Ce double défaut est le tourment des étrangers.

Les boutiques, qui ornent les principales rues, sont remarquables par leur propreté.

— On retrouve ici le goût et les qualités des marchands de Londres.

Le *State-House*, ou la maison d'état, où se réunit l'assemblée générale, est un assez beau bâtiment, comme je vous l'ai dit. — A côté, l'on bâtit une magnifique salle de justice.

M. Raynal en a fait un tableau exagéré, ainsi que de la bibliothèque et des autres bâtimens publics. — Il a été trompé dans le mémoire qu'on lui a donné. — Il parle de rues de cent pieds de large. Il n'y en a aucune de cette largeur; elles ont généralement de cinquante à soixante pieds. — Il parle de quais de deux cents pieds. — Il n'y en a aucun; tous les quais sont en général petits et mesquins. — Il dit qu'on a par-tout suivi le plan de Penn dans la construction des maisons. — On l'a violé, au contraire, en bâtissant *Water-Street*, au lieu des beaux quais que Penn avoit projetés.

M. Raynal parle aussi de maisons couvertes en ardoises, de monumens de marbre dans les églises et les salles d'assemblée. — Je n'ai rien vu de tout cela.

Derrière le *State-House* est un jardin public. C'est le seul qui existe dans Philadelphie. Il

n'est pas grand ; mais il est agréable, on peut y respirer. — Ce sont de grands carrés de verdure coupés par des allées.

Tout l'emplacement , qui s'étend depuis *Front-Street* sur la Delaware, jusqu'à *Front-Street* sur la Skulkill, est déjà distribué en carrés pour les maisons, et en rues. On y bâtit, mais plus lentement qu'à New-York. — Les habitans me paroissent désirer l'agrandissement de leur ville ; ils ont tort. Philadelphie n'est déjà que trop considérable. Quand les villes sont si nombreuses, il faut des hôpitaux, des prisons, des soldats, une police, des espions, et le luxe paroît bientôt, ce luxe que Penn vouloit éviter..... Il se montre depuis quelque temps ; par exemple, on a des tapis, et de beaux tapis, dans les maisons. C'est le goût favori des Américains : ils le tiennent de l'avarice intéressée de leurs anciens souverains, les Anglois.

Un tapis, en été, est une vraie contradiction ; cependant on le conserve, et par vanité. — La vanité s'excuse, en disant que le tapis meuble, embellit. — C'est-à-dire qu'on sacrifie la raison et l'utilité à la *montré* (*show*). Cependant les gens raisonnables commencent à bannir le tapis de leurs maisons, pendant

dant l'été ; ils laissent ou le plancher nud, ou le couvrent d'une natte.

Les quakers ont aussi des tapis ; mais les rigoristes blâment cet usage. — On m'a cité un quaker, venant de la Caroline, qui, allant dîner chez un des plus opulens, à Philadelphie, fut scandalisé de trouver, à sa porte et dans l'allée, le tapis qui conduit à l'escalier. Il ne voulut pas entrer. — Il dit qu'il ne dînoit point dans une maison où il y avoit ce luxe, et qu'il valoit mieux couvrir les pauvres que la terre.

Si ce quaker blâmoit justement cette ridicule prodigalité des tapis, combien plus fortement devoit-il blâmer le luxe que déploient les femmes à Philadelphie ! Je ne vous parle pas ici des femmes des quakers ; je réserve mes observations sur elles, pour l'article particulier que je destine à cette société. Mais les femmes des autres sectes portent des chapeaux, des bonnets presque aussi variés qu'à Paris. Elles déploient une grande recherche dans leur toilette et dans leur coiffure, et des prétentions trop marquées pour plaire.

C'est un grand mal que, dans une république, les femmes perdent tant de temps à

ces niaiseries, et que les hommes y attachent quelque prix.

On reproche à une femme très-spirituelle de cette ville d'avoir contribué plus que toute autre à répandre ce goût de luxe. Je regrette véritablement de voir son mari, qui m'a paru instruit et aimable, affecter, dans ses bâtimens, dans son ameublement, un faste qui auroit dû toujours être étranger à Philadelphie. — Eh! pourquoi? Pour attirer autour de soi quelques freluquets d'Europe, et de sots parasites. Qu'y gagne-t-il? La jalousie, les reproches de ses concitoyens, la critique des étrangers. Quand, à de grands moyens pécuniaires, on joint de l'esprit, des connoissances, de la réflexion et l'amour du bien, comme il est aisé de se faire chérir et estimer, en consacrant sa fortune à des entreprises utiles pour le public!

Malgré les funestes conséquences que devoit entraîner ici le luxe, on peut dire cependant qu'il n'est point de ville où les mœurs soient plus respectées; on n'y connoît point l'adultère, on ne cite pas une femme, dans aucune secte, qui ait manqué à ses devoirs. Un Américain me disoit que cet effet résultoit de l'état civil des femmes.

On les marie sans dot. Elles n'apportent à leurs maris que l'ameublement de la maison; elles doivent attendre la mort de leurs parens pour avoir quelque propriété. Elles dépendent donc entièrement de leurs maris.

On m'a cité cependant M^{me} Livingston, fille du docteur Shippen, qui vit séparée de son mari. Mais cette séparation fut faite à l'amiable. La jeune personne n'épousa M. Livingston que pour obéir à son père; obéissance fort rare ici; le père promit de la reprendre si elle ne se plaisoit pas avec son mari; elle ne s'y plut pas, le père la reprit, et elle vit aujourd'hui vertueuse et respectée.

On m'a cité encore l'exemple d'une dame de Rhode-Island, remarquable autrefois par sa dépense; mais rien n'est prouvé contre elle; et si l'on entroit dans le détail des circonstances, on verroit que cette anecdote appartient plus à l'histoire des mœurs anglaises que des mœurs américaines.

Vous n'auriez pas une aussi bonne idée des mœurs de ce pays, si vous lisiez une satyre qui vient de paroître sous ce titre: *The Times*, les Temps. L'auteur est M. Markoe. Il annonce un talent marqué pour la poésie, un talent semblable à celui de notre satyrique